

# LA PETITE ILLUSTRATION

## CINÉMATOGRAPHIQUE



REVUE PÉRIODIQUE PUBLIANT LES GRANDES ACTUALITÉS  
DE L'ÉCRAN



M. Charles DULLIN, dans le rôle du *baron de Kempelen*, du film

## LE JOUEUR D'ÉCHECS

de la Société des Films historiques (*exclusivité Jean de Merly*)

*Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.*

### ABONNEMENT ANNUEL

*L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 150 francs.  
Étranger, tarifs énoncés en monnaies nationales ou usuelles et basés sur l'affranchissement variant suivant les  
pays destinataires : consulter la page 2 de la couverture de L'Illustration.*

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9<sup>e</sup>)

8772

## Le Joueur d'Échecs, film de M. Raymond Bernard

d'après le roman de M. HENRY DUPUY-MAZUEL

*Le Joueur d'échecs*, de la « Société des Films historiques » (exclusivité Jean de Merly) est, comme *le Miracle des loups*, dont *L'Illustration* a parlé dans ses numéros des 26 avril, 14 juin, 15 et 22 novembre 1924, un film tiré d'un roman de M. Henry Dupuy-Mazuel (Albin Michel, éditeur). Cette fois encore, c'est M. Raymond Bernard, fils de M. Tristan Bernard et frère de M. Jean-Jacques Bernard, l'auteur dramatique connu, qui en a assuré la réalisation artistique et dirigé la mise en scène.

M. Henry Dupuy Mazuel excelle à découvrir dans l'histoire les éléments d'une intrigue attachante et mouvementée. Mêlant la fiction à l'exactitude documentaire, il sait faire revivre par la couleur de ses descriptions l'atmosphère d'une époque et offre ainsi à la transposition cinématographique toutes les suggestions d'une ample matière.

*Le joueur d'échecs*, qui se passe dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, nous fait assister à un épisode de la lutte de la Pologne démembrée contre l'autocratie de Catherine II. Mais ni le baron de Kempelen, ni son automate joueur d'échecs, ni même le proscrit Boleslas Vorowski ne sont des personnages imaginaires. Emule de Descartes, qui avait agencé, au dix-septième siècle, le premier « androïde » moderne, sa « fille Delphine » comme il l'appelait de Vaucanson, le célèbre constructeur de machines extraordinaires comme son *joueur de flûte* ou son *Canard artificiel*, de Cagliostro, dont il partagea parfois la réputation de sorcellerie, le Hongrois Woelfgang de Kempelen, né à Presbourg en 1734, mort en 1804, intrigua et passionna ses contemporains par son mystérieux *joueur d'échecs*, qu'il présentait comme un chef d'œuvre de mécanique. L'automate eut l'honneur d'attirer la curiosité de la grande Catherine et, en 1809, à Schönbrunn, ceux qui en avaient hérité du baron et continuaient à l'exploiter lui firent jouer une partie, dont la relation anecdotique nous a été conservée, contre Napoléon. Il est aujourd'hui établi qu'il s'agissait seulement d'une ingénieuse supercherie et qu'un compère se trouvait caché à l'intérieur de l'appareil.

Mais des témoignages dignes de foi racontent aussi que le baron de Kempelen avait profité de l'occasion pour faciliter l'évasion d'un chef de la révolte polonaise. Ce Vorowski, il est vrai, avait eu les deux jambes emportées par un boulet, ce qui facilitait son introduction dans le corps de l'automate. On ne saurait faire grief à l'auteur, non plus qu'à l'adaptateur cinématographique, de n'avoir pas conservé à leur héros cette mutilation.

M. Raymond Bernard, tout en suivant assez fidèlement le roman, l'a néanmoins simplifié comme il était nécessaire pour l'unité et le mouvement de l'action dramatique. D'autres fois il a très heureusement développé une indication du texte : par exemple, le morceau capital qui produit



M. Henry Dupuy-Mazuel.



M. Raymond Bernard.

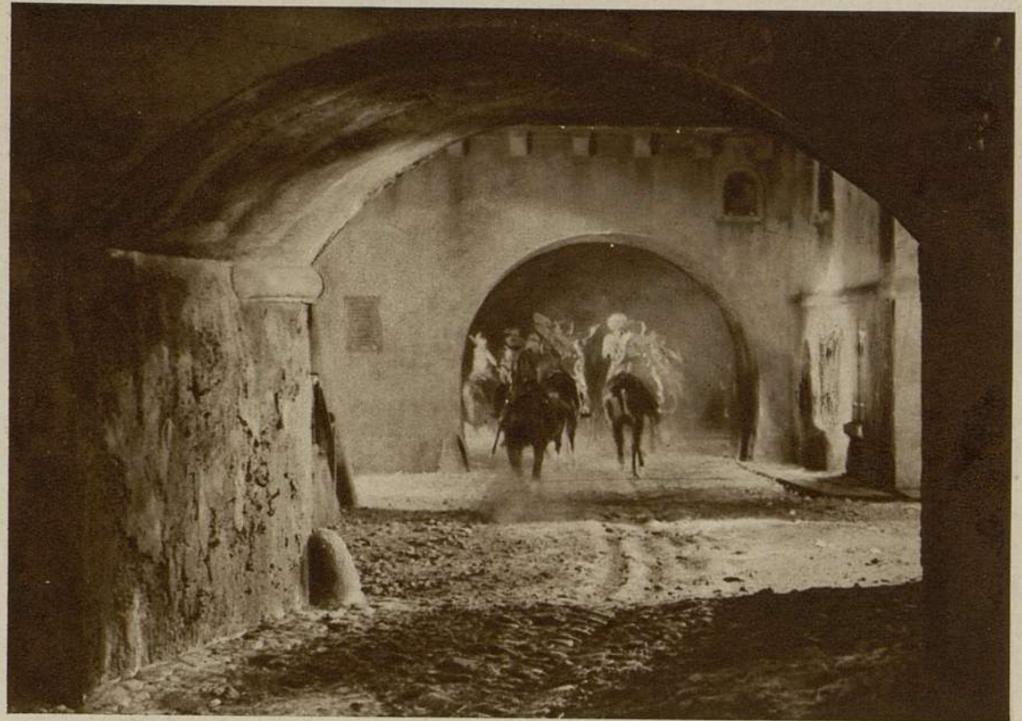
à l'écran le plus grand effet, la magnifique charge de cavalerie que rêve Sophie, assise à son clavecin, tandis qu'elle joue l'hymne national, est à peine esquissé dans le roman. C'est au cinégraphiste que revient tout le mérite d'avoir dégagé sa puissance d'évocation visuelle, qui fait sur tous les spectateurs une profonde impression.

Cette charge a été tournée en Pologne même avec des cavaliers mis à la disposition de M. Raymond Bernard par le maréchal Pilsudski. Elle ne fut pas sans danger pour les opérateurs, dont plusieurs furent piétinés et assez sérieusement blessés. C'est également en Pologne, pendant l'hiver, que l'on a utilisé d'admirables paysages de neige. D'ailleurs, rien n'a été négligé pour donner à ce film la mise en scène grandiose qu'il comportait. On reconstitua, au studio de Joinville, la façade et la cour d'honneur du Palais d'hiver de Saint-Pétersbourg, et ce décor est, paraît-il, avec la cathédrale de *Notre-Dame de Paris*, le château de *Robin des Bois* et l'*Opéra du Fantôme de l'Opéra* un des plus grands qui aient été construits. On a donné quelques détails à son sujet dans *L'Illustration* du 8 janvier. Bien que la qualité d'un film ne se mesure pas au prix qu'il a coûté, il n'est cependant pas indifférent de savoir que, pour la réalisation du *Joueur d'échecs*, six millions de francs ont été dépensés. Ce chiffre, qui est courant lorsqu'il s'agit de « superproductions » américaines, reste, malgré tout, assez rare pour une production française.

L'interprétation du *Joueur d'échecs* est tout à fait remarquable. M. Charles Dullin, qui avait été — on se souvient avec quel relief — le Louis XI du *Miracle des loups*, a donné au baron de Kempelen une figure énigmatique du plus grand effet. M. Pierre Blanchar est un Boleslas au masque douloureux et émouvant. M. Camille Bert, rude major Nicolaïeff. M. Pierre Batcheff, en jeune officier russe aristocratique, M. Pierre Hot, en majestueux roi de Pologne, M. Armand Bernard, dans un rôle de composition comique, M. James Devesa complètent la distribution masculine. Si M<sup>me</sup> Charles Dullin est une Catherine II de noble allure, M<sup>lle</sup> Jacky Monnier, une exquise danseuse Wanda, M<sup>lle</sup> Alexianne, une pittoresque « Folie-Olga » et M<sup>lle</sup> Fridette Fatton une amusante soubrette, la révélation de ce film est certainement M<sup>lle</sup> Edith Jehanne, dont la sensibilité, l'ardeur fougueuse, le visage extatique ont fait de Sophie Vorowska une création bien expressive.

La projection du film s'accompagne d'une partition musicale spécialement écrite par M. Henri Rabaud. Elle est, comme l'action même, tour à tour délicate et violente. Elle lui ajoute sa grâce et son éclat et commente avec autant d'art que de sentiment la succession variée de ses scènes.

ROBERT DE BEAUPLAN.



« Dans les vieilles ruelles de Vilna, les patrouilles de cosaques circulent... » (Page 3.)

## LE JOUEUR D'ÉCHECS

Un soir d'automne, à Vilna, en 1776. La Pologne, qui vient de subir un cruel partage, gémit sous le joug russe. Dans les ruelles de la vieille cité, les patrouilles de cosaques circulent, brutalisant les habitants. De sourdes rancunes couvent. Les patriotes tendent le poing contre l'opresseur et aspirent à la délivrance.

Cependant l'impératrice de Russie, Catherine II, qui cherche à fondre les deux races antagonistes, a formé des régiments russo-polonais, dont l'un tient, précisément, garnison à Vilna. Il a pour colonel un jeune Polonais de noble origine, le comte Boleslas Vorowski, à l'âme ardente, et pour lieutenant-colonel le prince Serge Oblonsky, un grand seigneur russe élégant et sympathique. Entre les deux jeunes gens, une amitié sincère s'est nouée, car ils apprécient mutuellement la générosité de leur caractère, mais elle se teinte toutefois d'inquiétude et de mélancolie : car Boleslas n'attend qu'une occasion pour prendre la tête de la révolte et Serge, esclave du devoir militaire, sera obligé de se dresser contre lui...

Les patrouilles ont passé. Les lumières, une à une, se sont éteintes.

Seule, une étrange maison d'un faubourg, à la lisière des champs, est restée éclairée derrière ses persiennes closes. C'est là qu'habite un énigmatique personnage, Siegfried Woelfgang, baron de Kempelen. La rumeur



« Le baron de Kempelen exécute le double de la danseuse Wanda... » (Page 4.)



« Le serment de fidélité a été prêté, tandis que Sophie accompagnait l'hymne national. » (Page 5.)

publique l'accuse de sorcellerie, et ce n'est peut-être pas tout à fait sans raison. Ancien conseiller aulique à la cour de Hongrie, accueilli familièrement comme philosophe et homme d'esprit par la plupart des souverains d'Europe, le baron, après avoir beaucoup voyagé, s'est fixé depuis plusieurs années à Vilna. Enfermé dans sa demeure solitaire où nul indiscret n'est admis à péné-



Cela a commencé par une partie d'échecs entre Boleslas et Nicolaïeff... » (Page 8.)

trer, il se livre avec passion à une besogne mystérieuse : modelant des figures de cire, sculptant le bois, forgeant les ressorts d'acier d'ingénieux mécanismes, il fabrique des automates qui n'ont pas seulement l'apparence humaine, mais se meuvent et agissent comme des êtres véritables, doués d'intelligence et de sensibilité. Il les appelle ses « androïdes ». Un déclin suffit à les mettre en branle et leurs ombres, parfois aperçues du dehors, ont fait naître les plus sinistres légendes. Il y en a de toutes sortes : un Pierrot qui joue de la mandoline, des marquises qui esquissent une pavane, un nain hideux qui grimace et gambade, des serviteurs stylés qui ouvrent les portes et accueillent les visiteurs en s'inclinant cérémonieusement, et surtout des soldats, de redoutables soldats armés de sabres avec lesquels ils font des moulinsets terribles et que l'inventeur génial et humanitaire espère substituer un jour, dans les armées, aux combattants de chair et d'os, dont on épargnerait ainsi le sang. Pour le moment, le baron s'occupe à une tâche plus gracieuse : sur l'ordre de Catherine II, il exécute le double de la danseuse étoile du ballet impérial de Saint-Petersbourg, l'exquise Wanda, d'origine polonaise, qui

vient chaque jour dans son atelier. L'automate imitera avec une merveilleuse exactitude les pas et les attitudes de la ballerine, de telle sorte qu'en les voyant danser côte à côte il sera impossible de discerner quelle est la véritable Wanda.

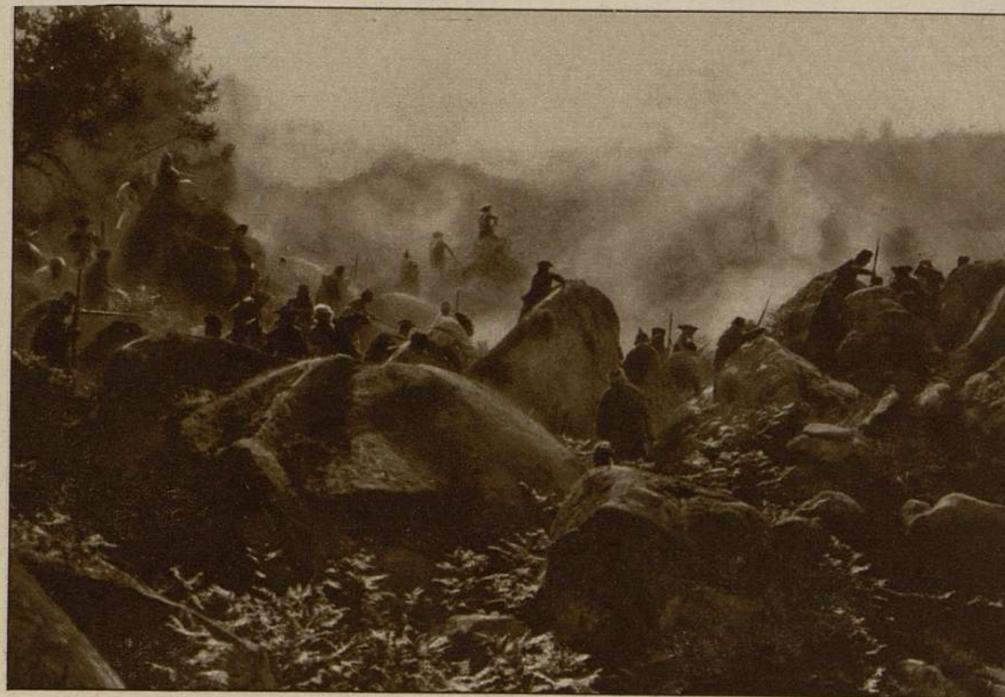
Mais le baron de Kempelen délaisse parfois ses androïdes : c'est pour se rendre, tout auprès de chez lui, dans le palais des comtes Vorowski, car la comtesse, pour laquelle il professait une sorte de culte mystique, lui a confié, en mourant, la tutelle de son fils Boleslas. Il a élevé l'enfant et, avec lui, comme une sœur, une fillette qui lui a été remise en secret, jadis, au lendemain de sa naissance, par l'impératrice elle-même. Qui est-elle ? Le baron ne l'a jamais révélé à personne. Il lui laisse donner le nom de Sophie Vorowska. C'est, maintenant, une grande jeune fille aux admirables tresses blondes et aux yeux d'extase, qui est devenue, dans ce milieu de patriotisme exalté où elle vit, comme la Vierge symbolique de l'indépendance. Ses traits sont reproduits sur l'étendard des conjurés et le serment de fidélité à la cause polonaise a été prêté par tous les officiers groupés autour de Boleslas tandis qu'assise au clavecin elle les fanatisait de son ardeur farouche et de sa beauté en accompagnant l'hymne national.

Ce soir-là, on s'appête à fêter, au palais Vorowski, les seize ans de Sophie. Les jardins sont illuminés pour le bal populaire que la jeune fille ouvrira. Est-ce bien,



« Hors d'ici, voleur de patrie ! » (Page 8.)

d'ailleurs, seulement un anniversaire ou des fiançailles que l'on va célébrer ? Depuis quelque temps déjà, un tendre sentiment est né entre Sophie et le prince Serge Oblonsky, le second de Boleslas au régiment de Vilna. Comment Sophie, que la Pologne opprimée a choisie comme emblème vivant de ses espoirs, a-t-elle pu laisser parler son cœur pour un Russe ? L'amour, plus fort, a vaincu ses scrupules. L'aveu timide est monté à ses lèvres et le baron de Kempelen, qui a surpris leur premier baiser, leur a accordé son consentement tacite. On n'attend plus que Boleslas pour lui annoncer la nouvelle. N'est-il pas, lui-même, le meilleur ami de Serge ?



« La bataille dura deux jours, avec des péripéties angoissantes... » (Page 8.)



M<sup>me</sup> Charles Dullin (Catherine II) et M<sup>lle</sup> Alexianne (la « Folie » Olga).



En haut : M. Charles Dullin (baron de Kempelen).  
En bas : M<sup>lle</sup> Edith Jehanne (Sophie Vorowska).



M<sup>lle</sup> Jacky Monnier (la danseuse Wanda).



M. Camille Bert (major Nicolaieff).



M. Pierre Hot (roi Stanislas de Pologne).

QUELQUES INTERPRÈTES DU JOUEUR D'ÉCHECS



« Boleslas, blessé, est soigné par Sophie... » (Page 9.)

Mais Boleslas a fait connaître, par un message, que l'on dîne sans lui, car il serait sans doute retardé.

C'est que des événements graves se passent au cercle militaire. Cela a commencé par une orageuse partie d'échecs entre Boleslas et le major russe Nicolaïeff, qui est un soudard violent et irascible. A deux reprises, par le même coup savant, Boleslas, ironique, a battu le major. L'instant d'après, comme Wanda était venue danser au cercle, des officiers russes se sont conduits

La bataille dure deux jours, avec des péripéties angoissantes. Les Russes, qui ont d'abord le dessous, se reforment dans la campagne, attendent des renforts et attaquent la ville avec leur artillerie. Le palais Vorowski lui-même est atteint par le bombardement. Pour se donner du courage, Sophie s'assied à son clavecin et, d'une voix qui peu à peu se raffermie, elle se met à chanter l'hymne de l'indépendance. Alors, devant ses yeux, se déroule une héroïque vision. Du clavecin sur-

à son égard avec une incorrection outrageante. Pour venger la Polonaise, Boleslas tire l'épée. Bientôt une mêlée générale oppose les deux camps. La bataille gagne la rue et la caserne. Le signal de la révolte est donné. Vilna va chasser l'envahisseur exécré...

Et voici Boleslas qui surgit, soudain, les vêtements déchirés, le front sanglant d'une blessure reçue, dans le parc du palais Vorowski où nul ne sait rien encore. Il aperçoit, sur un banc de pierre, Sophie et Serge. Il bondit vers eux, les sépare :

— La guerre, désormais, est déclarée entre nous ! Hors d'ici, voleur de patrie !

Serge, atterré, s'éloigne et Boleslas retourne prendre le commandement des insurgés tandis que Sophie s'effondre en sanglotant dans les bras du baron de Kempelen.



« Le roi de Pologne accueille avec beaucoup d'honneurs le baron de Kempelen... » (Page 10.)



« Dramatique voyage, à travers les steppes glacées... » (Page 11.)

gissent des milliers de cavaliers et d'étendards, en tête desquels, monté sur un cheval blanc, brandissant une épée qui flamboie au soleil, galope Boleslas vers la victoire. Hélas ! la réalité est autre. Les Polonais ont succombé sous le nombre. Les troupes impériales rentrent dans Vilna, rétablissent l'ordre avec une sévérité implacable, fusillent les mutins, font de nouveau peser sur la population asservie leur tyrannie brutale. Mais Boleslas a disparu au cours de la terrible action.

Il est tombé, en luttant magnifiquement contre les cosaques, dans les marais proches de la ville. Son corps s'est enfoncé dans la vase couverte de roseaux et il passe pour mort. Pourtant on aurait pu voir, à la nuit tombée, un homme parcourir la campagne, y découvrir Boleslas inanimé, le charger sur ses épaules et gagner subrepticement sa demeure avec son précieux fardeau. Cet homme, c'était le baron de Kempelen.

Boleslas, les deux jambes brisées par un boulet, est maintenant couché dans une chambre secrète. Sophie, qui ne quitte pas son chevet, le soigne avec un dévouement tendre. Sans doute sa pensée est-elle aussi ailleurs — auprès du fiancé qu'elle ne peut plus revoir sans trahir la cause. Aussi est-elle cruellement déchirée entre ses deux sentiments contradictoires. Comme elle veille le

blessé, une sonnerie de fanfare l'attire à la fenêtre. Lecture est donnée d'un ukase de l'impératrice : il met à prix la tête de Boleslas, rebelle et déserteur, et édicte la peine de mort contre quiconque le cacherait. Le baron de Kempelen, lui aussi, a entendu. Il comprend que la première perquisition se fera nécessairement chez lui, car il est le plus suspect, et qu'il ne pourra pas dissimuler longtemps le jeune homme. Organiser sa fuite n'est pas possible, car il ne peut marcher. Que faire ?



« Catherine donne l'ordre d'introduire l'automate... » (Page 11.)

Brusquement, le baron a une idée. Il se précipite à son atelier, trace hâtivement sur une grande feuille de papier un bizarre croquis représentant un énorme Turc accroupi sur une caisse, devant un échiquier, prend un de ses pantins, lui met un masque, le coiffe d'un turban, agence à l'intérieur d'un coffre un mécanisme compliqué et comme Sophie l'a surpris dans son travail, il lui tend, triomphant, une pancarte où elle lit :

« Ce soir, au champ de foire, le baron de Kempelen exhibera la merveille du siècle : l'automate joueur d'échecs, qui battra tous les adversaires qui se présenteront, quels qu'ils soient ! »

Quelques jours plus tard, il n'est plus question que de l'automate merveilleux. Sa renommée est parvenue jusqu'à Varsovie, où le roi Stanislas Poniatowski a demandé à le voir. Par petites étapes, le baron de Kempelen et sa troupe — qui comprend Sophie, Wanda et une servante lithuanienne — s'acheminent vers la capitale polonaise. Le soir, dans l'auberge où l'on est descendu, on délivre Boleslas de la prison qui le cache. Car c'est lui qui est enfermé dans le corps du Turc et qui prête son cerveau au mannequin. Mais l'appareil a été combiné de telle sorte que nul ne peut soupçonner la supercherie, d'autant que l'on voit se déclen-



« Dans la salle du trône où toute la cour est rassemblée... » (Page 11.)



« A peine la partie d'échecs est-elle engagée... » (Page 11.)

cher les rouages de la mécanique. Le roi accueille avec beaucoup d'honneurs le baron et désigne un des officiers présents à sa cour pour se mesurer avec l'automate. C'est le major Nicolaïeff, le même qui avait déjà joué contre Boleslas au cercle militaire de Vilna. La partie s'engage. Les doigts de bois du Turc saisissent les pièces, les déplacent avec des mouvements saccadés et, soudain, le major se trouve échec et mat. L'assistance se récrie d'admiration, mais Nicolaïeff fixe tour à tour sur le Turc et sur le baron un regard aigu : il a reconnu, en effet, le même coup qui l'a, naguère, battu deux fois. Un soupçon lui traverse l'esprit, qu'il se jure d'éclaircir.

L'occasion ne tarde pas. En rôdant autour de la salle où l'on a rangé l'automate, il surprend



« Après le bal masqué, dans la cour d'honneur du palais... » (Page 12.)

quelques mots prononcés à voix basse. C'est Wanda qui, parlant au mannequin, lui dit :

— Courage, Boleslas ! Vous êtes bientôt au bout de vos épreuves. Dans quelques jours nous aurons atteint la frontière allemande et vous serez enfin libre !

Aussitôt, Nicolaïeff médite un plan diabolique. Il suggère au roi de Pologne d'envoyer en présent à l'impératrice Catherine, qui se pique d'être la meilleure joueuse d'échecs de tout son empire, le Turc du baron, afin qu'elle éprouve ses talents. Une escorte les accompagnera jusqu'à Saint-Petersbourg, dont le commandement est confié au prince Serge Oblonsky. Voilà donc le baron de Kempelen pris à son propre piège et obligé de tourner le dos à l'Allemagne, où il escomptait trouver le salut, et



« Le baron de Kempelen, mortellement blessé... » (Page 12.)

de s'enfoncer au cœur de la Russie !

Dramatique voyage, à travers les steppes glacées, sous la surveillance continue des soldats, qui empêche de libérer le reclus ! Sophie est heureuse d'avoir retrouvé Serge ; pourtant il tient moins de place dans son cœur que Boleslas, avant tout, préoccupe. A plusieurs reprises elle hésite à confier au jeune officier, dont elle sait la grandeur d'âme, le terrible secret. Mais comment espérer qu'il trahisse son devoir pour sauver un proscrit politique ?

On arrive enfin à Saint-Petersbourg. L'impératrice, que Nicolaïeff a prévenue, ne laisse rien paraître de la cruauté qu'elle médite. Elle donne l'ordre d'introduire pompeusement l'automate et son monstre dans la salle du trône du Palais d'hiver où toute la cour est rassemblée, et elle y vient elle-même accompagnée de sa favorite, la « Folie » Olga. En vain le baron de Kempelen a-t-il recommandé à Boleslas de se laisser battre par la vaniteuse souveraine. A peine la partie est-elle engagée que l'automate a déjà mis en mauvaise posture son adversaire. Dépitée, Catherine triche. Alors, d'un revers de main, l'automate renverse les pièces de l'échiquier. L'impératrice a pâli sous l'affront. Les courtisans s'effarent.

— Votre Turc, fait enfin



« Et voici que s'avancent vers le major Nicolaïeff les soldats au sabre nu... » (Page 12.)

Catherine, a gagné la partie ; je vous félicite, monsieur le baron. Mais il a commis le crime de lèse-majesté, qui est impardonnable, même pour un fantoche de carton. Aussi, cette nuit, dans la cour d'honneur du palais, après le bal masqué, j'ordonne que l'automate soit fusillé ! Ce sera un spectacle des plus divertissants !

Affolé, le baron de Kempelen n'a plus qu'une pensée : faire sortir Boleslas de l'intérieur de la machine, malgré la surveillance rigoureuse. Le bal masqué lui en procure l'occasion. Prenant la tête d'une sarabande effrénée de danseurs, il bouscule les gardes, détourne leur attention, arrive jusqu'à l'automate et oblige Boleslas à revêtir son domino et à s'éloigner, soutenu comme un homme ivre par les masques, tandis qu'il a pris sa place. Mais comme il va lui-même tenter de s'enfuir, un détachement vient chercher le Turc et l'installe au centre de la cour d'honneur. C'est trop tard ! Le peloton est commandé, les fusils partent. Du perron, Catherine assiste en riant à la tragique bouffonnerie. Tout à coup, un cri de terreur s'élève :

— L'automate saigne !

L'impératrice s'approche alors pour savourer sa ven-

geance, et c'est le baron de Kempelen, mortellement blessé, qui se traîne devant elle. Il lui montre Sophie accourue, elle aussi :

— Majesté, l'enfant que vous m'aviez confiée jadis, je vous la rends. En échange, je ne vous demande qu'une faveur : la grâce de Boleslas Vorowski !

Pendant ce temps, Nicolaïeff s'est rendu à Vilna pour s'emparer, chez le baron de Kempelen, des papiers relatifs à la naissance de Sophie. La maison solitaire, peuplée de ses androïdes immobiles, a quelque chose d'hallucinant. Nicolaïeff va de l'un à l'autre. Comme il trouve sous sa main les leviers qui les mettent en mouvement, il les manœuvre. Et voici que s'avancent sur lui les soldats au sabre nu. Il cherche à les esquiver. Impossible. Leur cercle se rétrécit peu à peu, les sabres aux furieux coups s'abattent mécaniquement. Ils frappent, ils frappent sans rémission. Les automates ont tué Nicolaïeff !

Le sacrifice généreux du baron de Kempelen a, du moins, forcé la clémence impériale et l'amour, né dans les épreuves communes, met Sophie dans les bras de Boleslas.



M. Pierre Blanchar (Boleslas)  
et M<sup>lle</sup> Edith Jehanne (Sophie).

R. B.

Production de la Société des Films historiques (exclusivité Jean de Merly). — Phot. E. Brissy.